

La Maison Grise

(Suite de la 1ère page)

J'en reçus plusieurs encore ; mais, comme c'était moi qui prenais le courrier, jamais Monsieur Bonnet ne les a vues.

Il était triste. Je l'entendais quelquefois dire à Louis qu'il pardonnerait à sa nièce si elle revenait, si seulement elle lui écrivait. J'étais heureux de penser que moi seul mettais un obstacle à leur réconciliation. Il n'a jamais rien su.

La dernière lettre vint de Nice. Elle annonçait la maladie de Georges Tréguen. Puis elles cessèrent tout à fait. De ce temps, M. Bonnet vieillissait. Il voulait faire son testament. Il avait grande confiance en moi et me consulta. Je lui peignis Elisette comme une ingrate, une orgueilleuse qui ne l'avait jamais aimé ; il institua Louis Tixador son héritier universel.

Il s'affaiblissait de plus en plus. Le chagrin le minait. Un jour, n'y tenant pas, il me dit :

—Je souffre trop en pensant que la fille de ma sœur est peut-être dans la misère. Ces artistes, ça n'a que de la gloire, et ce n'est pas suffisant pour vivre. Louis m'a délaissé ; il ne pense qu'à s'amuser ; je ne veux pas lui léguer une fortune qu'il gaspillerait peut-être. Je veux refaire mon testament. C'est moi qui ai chassé Lisette ; elle est fière et ne reviendra pas ; je ne puis la blâmer de s'être mariée selon son cœur.

Et il me commanda d'aller lui chercher du papier timbré. J'obéis tout et m'aidant la versatilité de ce vieillard.

Quand je l'eus installé dans sa chambre avec ce qu'il m'avait demandé, je descendis par ce petit escalier qu'il avait fait faire pour la commodité du servite, et qui communiquait par deux portes avec ma chambre et celle de la vieille bonne.

Le lendemain, je montai lui rendre mes comptes, comme d'habitude, puisque j'étais son homme d'affaires. Il y avait à peine dix minutes que je lui parlais, lorsque je le vis tourner les yeux et se renverser. Il avait une attaque d'apoplexie. Il recouvra la connaissance, mais pas l'usage de la parole. Une heure après, une autre attaque l'emportait.

C'est alors, quand il fut couché sur son lit de mort et que, seul avec Louis, qui était accouru en toute hâte, nous le veillâmes pendant la dernière nuit qu'il devait passer dans la maison, que j'ouvris le tiroir de la table où il écrivait la veille.

Il y avait un papier déplié. J'y jetai les yeux et, le passant à Louis : — Lis dis-je, cela te déshérite !

Louis blêmit, j'ajoutai : — Tu ne peux supporter que cette fortune aille à une femme qui t'a dédaigné, à un de ces bohèmes qui sont bons qu'à dilapider !

Louis hésitait. Je ne pouvais le convaincre. A la fin, je pris le papier, et, me levant : — C'est moi qui vais le détruire !

Je descendis pour le brûler, sans qu'il s'y opposât. Arrivé dans ma chambre, je ne sais quelle envie folle me prit de garder cette pièce, et je l'enfermai précieusement. Puis, je remontai.

Après l'inhumation, les hommes se loi trouvant un testament par lequel M. Bonnet instituait son neveu son héritier universel, à condition de distribuer quelques legs à d'anciens serviteurs : J'étais du nombre.

Louis tripla la somme qui me revenait, et, comme depuis ce jour il n'avait pu se décider à rentrer dans la chambre de son oncle, il se fit construire la grande maison du devant. Quand elle fut terminée, il y installa et m'abandonna celle-ci, à condition que je ferais l'appartement du premier, occupé jadis par M. Bonnet, et que personne n'y rentrerait plus jamais : Il voulait oublier, disait-il.

Du jour où il en est sorti, il n'a plus franchi le seuil de la porte. Il s'est marié avec une jeune fille qu'il n'aime pas, je le sais, puisqu'il a le cœur plein d'un

autre. Il n'aime que son fils, son Pierre.

Depuis que j'ai écrit tous mes souvenirs, c'est un plaisir pour moi de les lire, de les relire. Le soir, quand ma femme est endormie, je monte par l'escalier que je connais seul, avec Louis, et je viens m'installer dans cette chambre où M. Bonnet a passé sa dernière nuit. C'est dans le même meuble où il l'avait enfermée que j'ai remis le testament et les notes que j'écris. J'y ai porté aussi ma fortune ; mes titres de rente, mes économies.

Ce soir, je me suis arrêté en passant devant le grand portrait d'Elisette Ramonatxo ; encor : une fantaisie de son oncle, qui l'avait fait peindre en Catalane, parce que la coiffure lui rappelait sa mère, disait-il. Elle avait l'air triste, et j'étais heureux. Il me semblait que j'étais vengé. Quelque chose me dit qu'elle souffre... Mais pourquoi m'a-t-elle humilié ? Et pourquoi Louis l'a-t-il aimée ?

Ma femme se doute de quelque chose ; elle m'a entendu marcher, hier ; elle a eu peur. Elle va être mère et devient nerveuse au dernier point. Je ne voudrais pas lui dire la vérité.

Joséphine insiste. Elle veut savoir qui va là-haut. Elle m'aime assez pour m'approuver. Au moins, elle n'aura plus peur. La cuisinière des Tixador lui a persuadé qu'il y avait des "bruxas" dans cette maison. Demain, je lui dirai tout.

Un mois déjà que Joséphine est morte. Oh ! cet air épouvanté quand elle a lu ce que j'avais écrit : Toi ! Germain ! toi, tu as fait cela !

Et des pleurs et des sanglots ! Puis cette petite fille qui est née le lendemain... Ma fille !... Joséphine est morte, mais il me reste ma fille !...

Louis aussi a une fille, mais qu'elle est malingre ! Elle ne vivra pas.

Marguerite ne marche pas encore ; si elle meurt, tout sera pour Pierre. Quelle idée m'a traversé l'esprit ! Pierre a quatre ans de plus que ma Josée... Un jour, toute cette fortune pourra être à ma fille... Si Louis en jouit, c'est grâce à moi. Il sera bien juste que mon enfant en profite autant que les siens.

Louis est sombre, il a du remords ; c'est un peu tard. C'est sa bigote de femme, avec ses mœurs, qui est cause de tout cela. Mais le piège est pris ; comment se dévouer, maintenant ? Je suis là, moi. Puisque nous avons tant fait, je veux qu'il garde tout... pour ma fille !

Cinq ans que je n'ai rien écrit. Marguerite est guérie ! Qui l'aurait cru ? Il faudra partager cette fortune. Bah ! qui sait encore ? Elle a amené l'autre jour une petite qui m'a rappelé l'autre quand elle était toute enfant.

Oh ! encore ce portrait ! Quand je monte, il me semble que ses yeux me poursuivent ; depuis quelques temps, j'en suis hanté. Je les vois partout. Ne m'a-t-il pas semblé les voir, l'autre soir, dans la figure de cette petite enfant trouvée ?

Le manuscrit s'arrêtait là. Epinglée à la dernière page, une feuille de papier timbré portait ces mots tracés d'une écriture large et pleine :

Ceci est mon testament : "Moi, Dominique Bonnet, sain de corps et d'esprit, je lègue toute ma fortune à ma nièce, Elisette Tréguen, née Ramonatxo, à charge par elle de donner cinquante mille francs à Louis Tixador, mon neveu par alliance, et de partager vingt-cinq mille francs entre tous mes serviteurs.

Fait à Pergignan, le 4 Décembre 1858. DOMINIQUE BONNET" Quand elle eut fini de lire, Marguerite resta un moment la tête

penchée, fixant machinalement les feuillets qu'elle ne voyait pas.

Enfin, écrasée sous la honte et la douleur, elle pleura, elle pleura longtemps. Comment son père, qu'elle aimait, quelle vénérat, avait-il pu se rendre coupable de ce rapt ? Germain, il est vrai, l'avait entraîné ; mais c'est à Louis que le bénéfice était allé. Depuis bientôt trente ans, il jouissait d'une fortune qui ne lui appartenait pas. Cette révélation avait tué Josée comme elle avait tué sa mère. Marguerite voyait quelle tâche la morte lui avait laissée. Restituer ! il fallait restituer ! Mais à qui ?

Et les larmes de Marguerite coulaient de plus belle. A qui s'adresser pour retrouver les traces d'Elisette Tréguen ?... A Pierre ? Il fallait donc tuer en lui le respect, peut-être l'amour filial ! Et sa pauvre mère, cette douce Dolores, fallait-il lui dire que son mari était indigne ? Ce serait elle, sa fille, qui serait obligée d'accuser son père ! Quel calice d'amertume s'était approché des lèvres de Marguerite ! D'où viendrait la lumière ? La jeune fille se laissa tomber sur son prie-Dieu et adressa au ciel une fervente prière ; puis elle lut, elle relut la confession de Germain ; le matin la trouva encore à genoux, ne sachant quel parti prendre.

Comme d'habitude, elle alla à la messe, chez les Clarisses ; à Marie, inquiète de sa pâleur et de ses yeux battus, elle répondit qu'elle avait eu la migraine. Mais, que la route avait changé ! Les maisons étaient ternes, les arbres tenaient leurs branches baissées en signe de deuil, le gazouillement des oiseaux ressemblait à des lamentations, et la cloche du couvent, qui appelait les fidèles à la messe, était un glas dont l'écho résonnait sourdement dans le cœur de Marguerite.

Quand elle arriva dans la chapelle, le prêtre montait à l'autel.

Elle se prosterna et demanda à Celui qui donne la force et la lumière, de l'éclairer. Elle pria longtemps. En sortant, elle déposa son offrande dans le tronc, mais elle en avait fait une autre plus grande et plus belle, que le ciel avait acceptée. En échange, il avait dû lui donner sa grâce et ses consolations, car ce fut avec une physiologie calme et apaisée qu'elle sortit du couvent, et qu'elle arriva chez elle, elle frappa à la porte de son père. Dolorès, depuis un moment, était partie pour acheter en ville les accessoires de leur deuil. Depuis la mort de Josée, depuis que Germain n'était plus qu'un pauvre être inconscient. Louis était repris de son humeur sombre. Un moment, sous la douce influence de Dolorès, son cœur, qui se laissait pénétrer par cette tendresse constante, avait paru s'amollir. Au jour d'hui, le chagrin, le remords l'étreignaient de nouveau, et ce matin de mars, où le soleil voulait à toute force mettre une note gaie dans sa chambre, Louis, accablé, songeait :

Voilà trente ans qu'il jouissait d'une fortune qui ne lui appartenait pas. Il n'était pas le principal coupable, mais il avait laissé faire, et c'était lui qui avait profité du crime. Trente ans !...

Dolorès disait que tout était châtié, quelquefois même en ce monde. Or, il n'en pouvait douter. Germain, son complice, était déjà puni. Dieu lui avait pris sa femme, sa fille et l'intelligence, cette étincelle divine qui rapproche la créature de son créateur. Lui, le riche Louis Tixador, l'opulent propriétaire, quel serait son châtiement ? N'était-ce pas assez d'avoir en le cœur broyé après le départ d'Elisette ?

Les larmes versées près de sa fille, alors qu'il la croyait infirme pour jamais, ne compteraient-elles pas ? Et cette souffrance inavouée qu'il ressentait auprès de sa femme, qu'il aimait, enfin, aujourd'hui, qu'il vénérat comme une sainte, cette souffrance, faite du remords de l'avoir méconnue, et d'une certaine timidité qui l'empêchait de lui témoigner une tendresse tardive qu'elle aurait eu le droit de méconnaître, cela ne peserait-il pas dans la balance ? N'était-ce pas un châtiement suffisant ? Une voix intérieure lui répondait : Non !

Il voulut seconner cette pensée, s'imposa de songer à l'avenir de ses enfants. Pierre épouserait-il, maintenant, Louise Domenech ? Et Marguerite se déciderait-elle enfin ? Un coup frappé à sa porte interrompit sa rêverie.

Ah ! Louis Tixador, vous demandez le châtiement ? Vos larmes, vos douleurs, vos tortures peignent dans la balance divine, c'est certain ; mais une créature a souffert par vous ; pendant que vous viviez dans le luxe, elle mourut de misère... Vous avez volé ! Vous avez joui trente ans d'un bien mal acquis. Vous doutez du châtiement, mais votre heure sonne ; le châtiement frappe à la porte... Marguerite entra.

M. Tixador embrassa sa fille, qui, moins expansive que de coutume, lui dit :

— Mon père, je voudrais vous parler sérieusement.

A ton aise, fillette, voyons, qu'y a-t-il ? Après toutes les tristesses que nous venons de traverser, il serait bon de voir des horizons moins sombres. Tu es enfin décidée à accepter Jen Domenech ?

— Au contraire, mon père ; vous pouvez le remercier définitivement.

— Ce n'est pas possible ! ma petite Marguerite. Pour le refuser ainsi, il faut que tu aies autre chose en tête. Aies confiance en ton vieux père. Aurais-tu le cœur pris ?

Non, mon père ; ni lui, ni d'autres. C'est décidé : je ne me marierai pas.

M. Tixador se leva, impatienté. Marguerite continua doucement, fermement :

— J'ai voulu vous parler parce que j'ai un conseil à vous demander.

— Un conseil ! De quoi s'agit-il ? Et Louis se rassit.

— Un bijou auquel je tenais beaucoup m'a été pris par une de mes amies. Que faut-il faire ?

— Que l'a-t-on pris ? Qui s'est permis ? Je vais te le faire rendre.

— Cette amie s'en sert depuis quelque temps, il lui sera pénible de s'en défaire.

— N'importe ; puisque cela t'appartient, tu n'as qu'à le redemander et en exiger la restitution.

Et si elle ne veut pas ?

— Si elle ne veut pas... Mais qui est-elle ? Quand quelque chose n'est pas à vous, on le rend !

— Je me le suis toujours dit, mon père. Si, par hasard, vous aviez quelque chose qui ne vous appartenait pas, vous vous hâteriez de le restituer ?

— Mais... certainement, dit Louis, surpris de l'air égaré de sa fille.

— Alors, reprit lentement Marguerite, alors, il faut rendre à Madame Tréguen le bien dont vous l'avez dépossédée !

Louis se leva, hébété, regarda sa fille et put enfin murmurer : Marguerite ! Marguerite !...

— Je sais tout. Josée m'a donné une confession de mon père.

— Germain a écrit ! Le malheureux !

Et Louis prit sa tête dans ses mains.

— Sa femme l'a lue, dit Marguerite ; elle est morte aussi. Moi je ne mourrai pas, puisque je suis là ; mais il faut réparer !

Louis, affaibli, répétait toujours :

Marguerite ! c'est Marguerite !...

— Je vous aiderai dans cette tâche. Dieu me donnera la force ; vous me refuserez pas, dites, mon père, vous ne voudrez pas garder plus longtemps ce qui n'est pas à vous ?

Et Marguerite glissait aux genoux de M. Tixador, qui avait toujours la tête dans ses mains et paraissait anéanti.

Voilà où l'avait conduit sa faute. Sa fille, pour qui il aurait toujours dû être un modèle, un objet de respect, de vénération, sa fille si pure, si noble, sa fille qu'il aimait tant, savait tout et le jugeait, le méprisait peut-être. Il rougissait, il courbait la tête devant elle. Y avait-il pour un père une humiliation plus douloureuse que celle-là, se sentir déchu devant ses enfants ? Il releva Marguerite.

— Pauvre langue dont je ne suis pas digne ; eh bien, oui, j'ai commis ce crime. Souvent, j'ai eu la tentation de me dépouiller. Cette richesse me brûlait ; main Germain était là ; il ne voulait pas restituer. Puis, toi et ton frère, que j'ai habitués à l'opulence, pouvais-je vous condamner à la médiocrité... à la pauvreté même ? Germain me l'a dit, souvent. Il faudrait donner les intérêts accumulés ; la fortune de ta mère y passerait presque entière. Puis-je la réduire à la misère !... Et, surtout, puis-je lui dire qu'elle est la femme d'un voleur ?...

— Ma mère vous aime : elle vous pardonnera comme on pardonne à ceux qu'on aime ; je suis sûre qu'elle ne voudra pas garder une ombre tant que justice ne sera pas faite.

— Elle va me mépriser, me maudire !

— Mon père j'ai réfléchi et surtout j'ai bien prié. Laissez-moi prendre un peu de votre fardeau. Dieu vous tiendra compte de l'intention. Cherchez les traces de Mme Tréguen, sans rien dire à ma mère. J'ai foi en Dieu et suis certaine qu'il nous suggérera le moyen d'opérer cette restitution sans que celle que nous aimons en connaisse le vrai motif... Peut-être, dans vos amis, trouverez-vous quelqu'un qui fera secrètement les démarches nécessaires.

— Mes amis ? Il y a Noël ; mais comment lui avouer ?... Domenech ? jamais plus il ne voudrait toucher ma main.

Marguerite restait pensive.

— Si vous vouliez, il y a des hommes à qui l'on peut confier un secret ; ceux-là savent mourir plutôt que de trahir.

— Un prêtre ?

— Oui, mon père. Confiez-vous à M. Martres, le curé de Saint-Jean. Mieux que personne, il vous guidera.

M. Tixador hésitait. Enfin :

— Tu as raison ; merci, ma fille. Elle s'approcha pour l'embrasser ; mais lui :

— Non, je ne suis pas digne d'embrasser mon enfant.

Courbé, humilié, il passa devant Marguerite, gagna la rue et prit le chemin de la ville.

Le lendemain, le digne curé de Saint-Jean offrait sa messe pour la brébis égarée rentrée la veille au bercail.

Il s'était chargé de faire les démarches voulues pour retrouver Mme Tréguen, et il avait approuvé la résolution de Louis ; ne rien dire à sa femme ni à son fils.

Ce dernier revint quelques jours après. Il avait brillamment passé ses derniers examens et s'occupait, dès son retour, d'installer son cabinet d'avocat dans une belle maison de la place Laborie. Ce tracé, puis quelques conseils à donner l'occupèrent pendant l'été. Il ne venait au Vernet qu'aux heures des repas et repartait aussitôt après. Il ne voulait pas parler à son père du rêve qu'il caressait de nouveau. Par respect pour la mémoire de sa fiancée, il s'était interdit toute allusion à ses projets, et attendait que le temps du grand deuil fût passé.

Il voyait rarement Jean Domenech. Après le refus de Marguerite, le docteur et sa femme, surtout, s'étaient fraïssés ; Louise vint moins souvent voir ses amis.

Un soir de juin, cependant, elle y accompagna ses parents et le lieutenant Bourcier, qu'elle présentait aux Tixador comme son fiancé. La petite linotte qu'elle était se voyait déjà aux bals de corps et se composait en imagination les costumes les plus seyants. Marguerite écoutait son bavardage, lorsque Louise lui demanda :

— Et toi, quand feras-tu ton choix ?

Elle répondit et souriant :

— Mon choix est fait.

Le curé Martres venait souvent au Vernet. Il avait de longues conférences avec Louis Tixador. Dolorès s'en réjouissait. Son mari l'en tourait d'affection, et n'eût été le chagrin que lui causait la mort de Josée, elle se fût trouvée bien heureuse. Louis pratiquait et il l'aimait. Que pouvait elle désirer de plus ?... Lui, qui reposait facilement les menants, ne laissait pas approcher une misère sans la

soulager. Le curé Martres avait dit : Expiez ! Et il s'était choisi une expiation. C'était lui qui soignait Germain ; lui, l'orgueilleux Louis, rendait à son frère de lait les plus humbles services.

(A suivre)

Deranged Nerves AND Weak Spells.

Mr. R. H. Sampson's, Sydney, N.S., Advice to all Sufferers from Nerve Trouble is

"GET A BOX OF MILBURN'S HEART AND NERVE PILLS."

He says: "I have been ailing for about a year from deranged nerves, and very often weak spells would come over me and be so bad that I sometimes thought I would be unable to survive them. I have been treated by doctors and have taken numerous preparations but none of them helped me in the least. I finally got a box of Milburn's Heart and Nerve Pills. Before taking them I did not feel able to do any work, but now I can work as well as ever, thanks to one box of your pills as they have made a new man of me, and my advice to any person troubled as I was is to get a box of Milburn's Heart and Nerve Pills."

Price 50 cts. per box, or 3 for \$1.25, all dealers, or THE T. MILBURN CO., Limited, TORONTO, ONT.

Exceptionally Artistic Rings.

The E. W. Taylor at all times carries a comprehensive collection of exceptionally artistic Ladies' Rings. We hold to the belief that nothing a jewelry store carries can be more important than Rings... especially because of the sentiment that usually actuates their purchase. As the pledge of plighted affection, a Ring must be dainty and handsome in order to rightly suit its purpose. And of such Rings we carry so many fine examples that we feel sure of pleasing every pair of sweethearts that come here for an Engagement Ring.

Some are set with diamonds, others with diamonds combined with ruby, olivine and other stones. Some with opal, emerald, pearl, garnet or a combination of them.

Whatever price you wish to pay we think we can supply or have made up to suit you at short notice.

E. W. Taylor A HERON BLOCK CH'TOWN

McKinnon's English Ointment

CURES

Fever Sores, Salt Rheum, Scalp Itching or Bleeding Piles, Pimples, Sore Eyes, Ringworm, Blotches, Erysipelas, Inflammation, Blood Poison, Cuts, Bruised Burns, Sprains, Chapped Hands, Corns, and all Eruptions of the Skin from any cause whatever. It also cures scratches, and wounds of the Backs and Shoulders on Horses.

PRICE, 25 AND 35 CENTS For Sale by all Druggists and Country Merchants

NEIL MCKINNON, Proprietor Summerside, Prince Edward Island

JAMES THOMAS, Summerside, says :

"I desire to bear testimony to the great healing powers of McKinnon's English Ointment. I suffered a great deal from Sore Eyes caused by snow-blindness. I was induced to try a box of your Ointment which made a perfect cure of them in a few days. I have also used your Ointment for other purposes and find it far superior to any salve on the market."